

FERD. GAGNON,

Rédacteur, et Gérant pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'Etat de New-York.

WORCESTER, MASS., JEUDI, 22 AOUT, 1872.

AU FIL DE LA PLUME.

Nous lisons dans la *Renaissance Louisianaise* sous le titre de "Réaction Nationale" :

"Fait indéniable, la candidature Greeley-Brown se popularise avec une rapidité extraordinaire sur toute la surface de l'Union. Les chances de Grant à la réélection s'effondrent chaque jour sous le flot de cette marée montante de l'opinion. Le parti radical se voit sérieusement menacé d'une défaite irrémédiable."

"Il ne s'agit plus aujourd'hui d'un faible adversaire comme l'était le parti démocrate il y a quatre ans—divisé ou discordant par suite de l'esprit de section vivifié par la guerre—il s'agit d'une ligue formidable de volontés nationales soulevées contre l'administration actuelle. La profonde antipathie que le parti régnant a eu le talent de se créer dans toutes les sections du pays a groupé en faisceaux tous les desirs pour son renversement."

"D'un commun et tacite accord, on a partout abdiqué ses préférences, ses préélections, ses individualités pour se réunir contre l'ennemi commun, contre un parti odieux qui n'a su produire qu'oppression, ruine et misère dans le pays le plus libre et le plus riche du monde."

"On a trop longtemps cru la prospérité publique et le bien individuel au-dessus des influences politiques. On avait complaisamment fait des institutions républicaines un fétiche, un réservoir de vertus surhumaines. L'idole absurde est à jamais brisée; quelques années de pouvoir en mauvaises mains ont suffi pour démontrer l'infériorité des ridicules privilèges que les fanatiques prêtaient au système."

On s'aperçoit aujourd'hui que, plus qu'ailleurs, la moralité publique et le bien-être national sont exposés à subir les conséquences d'une mauvaise administration. De là l'ensemble des forces qui conspirent sans distinction en faveur d'un changement qui, quoiqu'il arrive, ne peut empirer la situation."

"De ce grand mouvement populaire, dans lequel se fondent toutes les rancunes, toutes les divisions sectionnelles, naîtra probablement un nouveau parti composé de démocrates et de républicains conservateurs du droit fédératif. Le nom du parti démocrate disparaîtra dans cette transformation, mais ses principes resteront et dirigeront encore les destinées de la République."

Notre confrère, qui a encore au cœur les abus du pouvoir militaire exercé par le parti républicain dans le sud, exagère quelque peu les choses. Il est bien vrai que le parti dominant, après avoir bu à longs traits à la source du pouvoir, a fait un usage blâmable de cette domination. Il a employé contre le sud, dans un but trop politique peut-être, la force législative qui ne devait servir qu'à concilier, qu'à pacifier. Aujourd'hui encore, lorsque les anciens esclavagistes, par la voix des chefs du parti démocrate, par la voix des délégués de Baltimore, déclarent adopter, sans arrière pensée, les amendements constitutionnels établissant l'égalité des races et des droits, les orateurs du parti républicain cherchent encore à représenter leurs adversaires comme des tigres inhumains. Nous ne pouvons approuver cette tactique. Le général Grant a pris pour devise : "Let us have Peace." Ayons la paix. C'est une belle devise, pourquoi ne pas faire l'application de ce principe qu'elle invoque ? mais non, on ne cherche qu'à soulever les préjugés contre le sud. Dernièrement le fameux B. F. Butler dans un discours qu'il faisait à Haverhill, prononça ces paroles haineuses : Lorsque vous irez jeter votre bulletin dans l'urne électorale, réfléchissez, pour un moment, comment votre père, votre ami, votre frère qui dort au champ de la gloire, tué par les balles des démocrates du Sud, voterait s'il était à votre place. Et combien d'autres surpassent Butler dans ce genre d'éloquence de représailles. Depuis sept ans que la lutte fratricide est terminée, les orateurs du parti républicain n'ont jamais cessé de lancer des anathèmes contre le sud. Une nuée de politiques du Nord et l'Ouest se sont abattus sur les Etats du Sud, après la guerre, et grâce au vote des noirs, ces *carpet baggers*, comme on les appelle ici, se sont emparés du pouvoir. Pendant un certain temps, ces précautions pouvaient être nécessaires, elles étaient certainement justifiables; mais il y a des limites, *est modum in rebus*. C'est ce que ne paraissent pas comprendre un grand nombre de Républicains. Il est temps, cependant, que cette désunion disparaisse, c'est aux vainqueurs à employer la conciliation, à ne pas opprimer les vaincus, autrement, vous ferez du Sud, un volcan où les passions comprimées se feront jour tôt ou tard et dont l'irruption menacera l'existence de la République.

Ne faites donc plus, ô Républicains, vous, les gardiens des libertés populaires, un épouvantail aux populations du Nord, de leurs frères du Sud. Soyez plus consistants avec vous-mêmes, avec vos principes, avec la devise de votre porte-drapeau. Cimentez l'union des Etats de cette République par des paroles de conciliation. Combattez des principes nouveaux et non des principes que vous avez heureusement combattus et anéantis. Il n'y a pas de gloire à vaincre un ennemi écrasé et vaincu.

Vous avez aboli l'esclavage, vous avez rendu la liberté à un million et demi de pauvres infortunés, vous avez donné un exemple aux nations européennes dont vous aviez suivi l'exemple en asservissant vos semblables; mais n'allez pas refuser à vos frères du Sud cette même liberté, ces mêmes droits, ces mêmes égards que vous avez donnés, si à propos, à leurs esclaves.

Cessez, cessez vos discours vengeurs, tribuns du parti républicain; répondez aux accusations portées contre l'administration de vos chefs; mais ne réveillez pas les morts de leurs tombeaux. Cessez vos clameurs incendiaires.

Combattez loyalement les prétentions, les principes de vos adversaires, et recherchez dans la libre discussion de ces nouveaux principes les moyens de cicatrifier les plaies de votre lutte fratricide, mais ne ravivez pas les blessures par vos menées et vos discours.

Le sénateur Sumner, le plus profond de tous les Répu-

blicains, n'a pas craint de faire le même reproche que nous faisons aujourd'hui à notre parti. Il se déclare franchement pour l'union générale.

Pour revenir à notre confrère de la *Renaissance Louisianaise*, il va trop loin en disant que le parti républicain n'a produit qu'oppression, ruine et misère. Il a pu être sévère dans sa politique envers le Sud, mais de là à l'oppression directe, il y a loin. Au lieu de la ruine, et de la misère, le parti républicain a diminué considérablement la dette énorme causée par la rébellion du Sud, et les affaires sont prospères sur toute la ligne.

Notre confrère reproche au parti républicain d'avoir abusé du pouvoir. Il a raison, mais s'il faisait un retour sur les actes de son parti, il verrait les administrations de Pierce et de Buchanan préparer la grande rébellion dont les suites funestes se feront sentir longtemps encore. Si les Républicains ne sont pas sans taches, les Démocrates sont loin d'être immaculés. Mais comme le dit notre confrère, ce parti n'existe plus. Les démocrates s'appelleront, à l'avenir, les Républicains Libéraux. Nous sommes loin de dire avec notre confrère que les principes *républicains libéraux*, sont des ex-démocrates. Ce sont les démocrates qui ont joint les premiers, et non ceux-ci les démocrates.

Comme plusieurs de nos lecteurs sont citoyens américains, nous aimons à leur faire voir les contrastes entre les extrêmes, l'article de notre confrère nous en a donné l'occasion.

Extrait du même journal :

"Le *Times*, le plus zélé champion qu'ait Greeley dans le Sud, s'empare d'un discours du général Baldwin, de la Virginie, se prononçant en faveur du candidat de Cincinnati et de Baltimore par ces paroles : Puisque Greeley depuis longtemps demande l'ampistie du Sud, le Sud ne doit pas rester en arrière de générosité. Il doit rendre la pareille et amnistier Greeley pour ses erreurs et ses fautes à l'égard de la section rebelle."

"Ces beaux sentiments, dit le *Times* répondent amplement, à toutes les tirades du parti Grant et de ses auxiliaires les Bourbons en ce qui concerne la conduite de Greeley envers le Sud."

Du reste, le Sud en adoptant la candidature du rédacteur de la *Tribune* a montré de la grandeur de caractère. Il oublie ses rancunes, dompte ses passions et supprime ses préjugés pour ne songer qu'à saisir la main de l'amitié et de l'union qui lui est tendue. Ce n'est plus que chez les barbares que l'on enseigne à ne jamais oublier les injures, réelles ou imaginaires. Et l'on sait que l'un des traits caractéristiques du parti Grant c'est de ne rien pardonner au Sud, de ne rien oublier des torts de la rébellion, sans considérer les siens propres."

••

L'émeute de Québec-centre a eu ici beaucoup de retentissement. Les Américains, trompés par le télégraphe, croyaient que c'était un conflit de nationalités plutôt que de principes, et jetaient tout le blâme sur les Canadiens qu'ils traitaient de fanatiques. C'est avec grande peine que les Canadiens d'ici sont parvenus à les détromper.

••

Le jubilé de Boston a été un *fiasco* financier pour les promoteurs de l'entreprise, et Gilmore y a sacrifié son temps et sa bourse. Ses collègues n'ont pas voulu le laisser sans récompense; ils lui ont vendu le colysée pour \$30,000, c'est-à-dire pour \$130,000 moins que sa valeur. Gilmore va donner un concert monstre, dont le prix d'admission sera de \$3. Il y aura 50,000 billets d'admission. Chaque billet portera un numéro, et après le concert tous les numéros de ces billets seront mis dans une urne, et le premier tiré au sort donnera la propriété du Colysée à son heureux possesseur. Gilmore devra réaliser par là \$100,000 de bénéfice.

FERD. GAGNON.

JEAN BART.

Suite.

—D'abord, appelle-moi comme je me nomme, Jean ! Dans la guerre, mon vieux, on arbore son pavillon, et nous sommes en guerre ! C'est moi qui suis le capitaine ici, et que je perde mon nom, tonnerre de bombe ! si je mets vingt-quatre heures à nous tirer d'embarras. Fais les paquets tout de suite !

—Nous les avons dans nos poches.

—Tant mieux, c'est moins embarrassant.

—Combien as-tu dans ta bourse ?

—Vingt florins.

—C'est vrai, ta prudence nous en a fait manger soixante cette semaine. A mon tour donc de commander. Ce soir, à huit heures, tu te trouveras sur la jetée, à droite de la batterie basse, et tu m'attendras.

—Tu vas te perdre !

—Perdu pour perdu, mieux vaut l'être en se cognant qu'en baillant. Au revoir !

A l'heure convenue, Keyser se déguisa prudemment, sortit de sa retraite avec toutes les précautions imaginables et courut au rendez-vous. Keyser était un garçon d'une bravoure à toute épreuve; mais, dans l'action, il commençait d'abord par être prudent, puis il devenait un lion.

A peine arrivait-il sur la jetée, qu'il vit venir à lui son ami Jean.

—Eh bien ? lui demanda-t-il.

—C'est prêt.

—Qu'est-ce qui est prêt ?

—Une barque.

—Qu'en veux-tu faire ?

—Eh ! tonnerre de bombe ! notre moyen de salut !

—As-tu pris tes mesures ?

—Tu le verras. Voici l'heure, partons.

—Permetts, reprit Keyser arrêté par un dernier scrupule, à qui cette barque appartient-elle ?

—En guerre, tout appartient au plus fort. La barque qui nous emmènera sera notre première prise !

—Les deux amis descendirent à la mer, suivirent la côte pendant une demi-heure et trouvèrent une barque amarrée.

—Saute ! fit Jean, nous sommes sauvés !

—As-tu des armes ?

—Regarde sous ce banc !

—Tu es un homme de précaution.

A partir de ce moment, Keyser oublia sa prudence accoutumée et s'apprêta à se défendre chaudement en cas d'attaque.

La mer malheureusement était mauvaise, et la légère embarcation flottait comme une paille sur les flots agités.

Nous n'irons pas ainsi une heure, remarqua Keyser, et je m'aperçois que nous ne faisons pas de chemin. Au jour, nous serons encore en vue de la ville.

—Je le sais bien, répondit Jean.

Keyser continua de ramer en examinant la direction que suivait la barque.

—Prends garde ! dit-il à son compagnon, tu nous diriges sur un bâtiment.

—Tant mieux !

—Je n'y comprends rien....

—Prends tes armes, tu vas comprendre.

La frêle embarcation arrivait sur une petite galiote attardée qui, n'ayant pu rentrer au port avant la nuit, reposait sur ses ancres.

Elle était montée par six hommes seulement et autant de rameurs.

Jean sauta dans la galiote à l'abordage en criant :

"France ! France !" et son ami Keyser, qui cette fois comprenait parfaitement, le suivait, armé jusqu'aux dents comme un pirate.

Les deux téméraires surprirent dans le sommeil le petit équipage et le firent prisonnier.

Jean s'adressa courtoisement au patron et lui dit en hollandais :

—En guerre, l'ami, tous les moyens sont bons. Nous sommes Français ; la Hollande est en guerre avec la France, et nous rentrerons à Dunkerque sur votre bâtiment. Un service, du reste, en vaut un autre. Vous serez libres et votre galiote vous sera rendue. En route !

L'équipage dut obéir.

Une heure après, le vent enflait la voile, et les rameurs, penchés sur leurs bancs, fouettaient la vague en cadence.

On passa en vue d'Ostende, puis on arriva dans les eaux françaises.

Jean était un homme de parole. Il appela le patron de la galiote et lui dit en lui tendant la main :

—Nous n'irons pas plus loin ensemble. Vous pouvez repartir en toute sécurité, nous avons une barque pour gagner la côte. Merci, patron. Nous allons avoir une grande guerre sans doute, et si vous arrivait malheur dans une rencontre, recommandez-vous de moi, ce ne sera jamais en vain. Votre nom, s'il vous plaît ?

—Brighen.

—Tu t'en souviendras, Keyser. Quant à moi, patron, je m'appelle Jean Bart. Bon retour et au revoir !

II.

Quelques biographes, ignorant cette première aventure du célèbre marin, n'ont pu expliquer pourquoi Jean Bart, dans sa longue et glorieuse carrière, s'est surtout acharné à la poursuite des bâtiments hollandais. C'étaient ses ennemis de prédilection, parce qu'ils étaient des ennemis personnels. Jean Bart a fait subir à la marine britannique des pertes énormes sans doute, mais la plus grande partie de ses prises étaient d'origine hollandaise.

Maintenant, disons pourquoi la guerre de 1672 surprit le marin du port de Dunkerque au service de la marine marchande de Flessingue.

Jean Bart était né à Dunkerque le 21 octobre 1650. Son père s'appelait Michel Bart, et sa mère Agnès Jacobsen, la fille de Michel Jacobsen, qui avait gagné le surnom de *Renard de la mer*.

On a essayé de donner une suite d'ancêtres illustres au brave chef d'escadre, et l'un de ses compatriotes compte parmi ses aïeux un vice-amiral espagnol, un amiral, un chef d'escadre et des capitaines de vaisseau.

Pourquoi pas aussi des ducs et pairs, des maréchaux et des princes ?

Jean Bart est un ancêtre et n'a pas besoin d'aïeux. De pareils hommes se suffisent à eux-mêmes.

Il était, nous le croyons avec beaucoup de biographes, fils de simples pêcheurs du port de Dunkerque. En ces jours-là, qui disait pêcheur disait corsaire. Dans la paix, qui était la saison morte de la mer, les coureurs d'aventures, ne pouvant marcher sur aux cargaisons, se rabattaient sur le poisson. Michel Bart n'était donc rien de plus. Il était originaire du faubourg du Pollet à Dieppe et était allé se fixer à Dunkerque, où il avait épousé une jeune Espagnole. En perdant les Pays-Bas, l'Espagne avait laissé beaucoup de ses enfants qui s'éparpillèrent au hasard des intérêts individuels, et finirent par se perdre dans les flots de la population locale.

Ce n'était pas un mariage d'hidalgo qu'avait contracté Michel. La gêne visita son pauvre ménage, et un grand nombre d'enfants ne tardèrent pas à grever outre mesure la budget de la famille.

Jean était l'aîné. Suivant la coutume du pays, il joignit à son prénom son nom de famille, et s'appela désormais Jean Bart.

Gaspard, son frère cadet, le suivait de très-près et n'avait pas le caractère impétueux de son aîné. Il aidait sa mère dans les soins du ménage et avait accaparé toute la tendresse de la digne femme. De là des querelles intérieures; Jean malmenait quelque peu Gaspard, le courtisan et l'enfant gâté de la maison; la mère défendait son favori avec une partialité visible.

Ni l'un ni l'autre ne fréquentaient l'école. Michel ne gagnait pas assez avec ses filets pour faire cette dépense, et les deux gars avaient tout le temps de se quereller. Jean Bart, qui ne fut pas une nature grossière comme on le croit vulgairement, ne dut sa culture qu'à lui-même. Il est vrai qu'en dehors des choses de son métier, ses connaissances étaient très-bornées, puisqu'il ne sut jamais que signer son nom, mais le frottement continu des officiers de la marine l'avait à la fin dégrossi.

Dans le premier âge néanmoins, Jean Bart était un véritable enfant de la nature, tel, du moins, que la nature forme les enfants dans un port de mer, au milieu d'une population grossière. Cependant l'activité qui animait cette fourmilière humaine, les récits d'aventures, les histoires de bord, toutes ces choses fantastiques que l'enfant dut entendre raconter par les matelots, lui donnèrent l'envie de se distinguer à son tour et de faire parler de lui.

(A continuer.)

Les annonces de naissances, mariages ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS.

A St. Philippe, le 13 courant, à l'âge de 30 ans, J. Bte Rémillard, marchand.

Il laisse pour déplorer sa perte, une femme et trois enfants, ainsi qu'un grand nombre d'amis. R. I. Pace.